

# Wolfgang Sofsky

## L'organisation de la terreur

Ed. Calmann-Lévy, 1995

### Présentation :

L'auteur, né en 1952, enseigne la sociologie et la théorie politique à l'université de Göttingen. Il est l'auteur d'un *Traité de la violence* paru aux éditions Gallimard en 1998, et, très récemment d'un ouvrage intitulé *L'ère de l'épouvante* (Gallimard-essais, 2002).

*L'organisation de la terreur* est la traduction française publiée en 1995, aux éditions Calmann-Lévy, d'un ouvrage paru en 1993.

L'auteur se place dans la lignée d'un Eugen Kogon, rescapé du camp de Buchenwald et auteur d'un ouvrage qui fera date : *L'Etat SS* (paru dès 1947 en France). Sofsky, comme Eugen Kogon tentent d'appréhender le monde concentrationnaire d'un point de vue sociologique, et veulent restituer le mode d'organisation, les règles de fonctionnement, la hiérarchie spécifiques de l'univers concentrationnaire. Sofsky, pour sa part, s'appuie sur une documentation importante : outre des documents historiques, il prend appui sur de nombreux récits de rescapés, des détenus politiques pour la plupart.

L'originalité de son essai tient dans cette tentative de mettre à l'épreuve, dans son analyse de l'espace-camp, l'hypothèse formulée par Hannah Arendt sur le régime totalitaire : nous sommes ici en présence d'une forme inédite du pouvoir que l'on peut appeler domination totale (Arendt) ou pouvoir absolu. (cf. la note 1 du chapitre 2 intitulé *Le pouvoir absolu*, p.357-358).

### Structure et contenu de l'ouvrage :

Nous ne prétendons pas ici rendre compte de l'intégralité de l'ouvrage mais de ses moments les plus décisifs et marquants ainsi que de son apport le plus original. Celui-ci se répartit sur trois grands thèmes.

#### Le pouvoir absolu.

Faire œuvre de sociologue à propos des camps enveloppe la délicate présupposition d'une sorte de positivité de la société concentrationnaire, avec ses règles et ses interdits, sa hiérarchie, son fonctionnement. Or, on le sait, le monde des camps est tout sauf un monde de stabilité et de cohérence, puisqu'il est tout entier tourné vers un but de destruction et d'élimination des hommes. Le sociologue est celui qui relève le défi de restituer la spécificité sociologique d'un mode d'organisation qui tend à détruire la socialité elle-même. Sofsky dira que son but « est d'étudier le camp comme une forme spécifique de société – mais d'une société située à la limite de toute socialité. » (p.19)

Le concept de pouvoir absolu traverse l'ensemble de l'ouvrage de Sofsky et tente de relever ce défi, il fournit par la même occasion une illustration et un enrichissement intéressant du concept arendtien de domination absolue.

Il prolonge les hypothèses d'Arendt qui voyait dans l'avènement du pouvoir totalitaire un dépassement de toutes les catégories classiques de la philosophie politique et de l'alternative entre gouvernement selon des lois et gouvernement sans lois, arbitraire ou tyrannique. Sofsky complète cette analyse : le type de pouvoir qui se met en place à travers l'espace-camp n'est certes pas un genre de despotisme où un individu dirige tout selon sa volonté particulière et utilise la violence pour faire taire toute opposition, mais il ne doit pas non plus être confondu avec le pouvoir disciplinaire, tel qu'un Michel Foucault l'a analysé, qui soumet les hommes à un contrôle permanent et transforme la volonté du pouvoir en une sorte d'habitus chez le dominé.

Dans les deux cas, le pouvoir rentre encore dans le schéma des moyens et des fins, et la violence au service de cette fin de domination trouve sa limite dans celle-ci. Le pouvoir absolu n'utilise pas la violence ou la terreur, il est violence, il est terreur. Il ne cherche pas à obtenir une obéissance, il ne veut pas diriger, canaliser, contraindre des volontés, ni même les soumettre : il entend les briser, les anéantir. Faire obéir ou soumettre des esprits suppose encore chez ceux-ci une volonté, une action, une liberté. Voilà ce que veut éradiquer le pouvoir absolu, la capacité pour des hommes d'agir, de vouloir.

Ceci suppose tout d'abord un certain nombre de conditions dans l'épreuve que font les détenus du pouvoir de l'ordre SS. Et tout d'abord celle-ci que les détenus sont toujours placés dans une situation ou devant une alternative telle que leur choix, quel qu'il soit, les met en danger de mort. Ainsi en est-il principalement du travail : travailler tue, mais ne pas travailler ou faire semblant de travailler expose à une mort encore plus certaine. Cette mortelle alternative se retrouve dans la plupart des situations qui sont celles de la vie des camps et cela jusque dans le détail. Ainsi pouvait-on être puni pour une chaussure salie parce que cela transgressait les consignes de propreté. Mais d'un autre côté, avoir des chaussures propres, était aussi le signe d'un manque d'ardeur au travail qui était perçu comme criminel. La cruauté extrême consistait alors à placer volontairement les détenus dans ces alternatives redoutables : faire ramper des détenus dans la boue et les frapper parce que leurs pantalons sont sales, les envoyer porter un message pendant leur horaire de travail puis les dénoncer à la direction pour s'être éloignés de leur lieu de travail sans autorisation... Le propre du pouvoir absolu est de nier la possibilité même du choix, de détruire la volonté et l'action de ceux qui s'y trouvent soumis. Il met dans l'impossibilité quiconque de s'y soustraire car l'obéissance absolue, la soumission ou la servilité ne pouvaient plus désormais mettre à l'abri de la terreur.

Dès lors, ce qui définit ce pouvoir dans sa manifestation n'est pas la sanction, car celle-ci vient toujours couronner une règle énoncée pour canaliser et régler l'action humaine. Il s'agit d'une peine de terreur qui règne par avance sur les hommes pour anéantir leur activité. Même la bureaucratie chez les nazis connaît ici une transformation et une redéfinition radicale de ses enjeux et de ses buts.

On comprend alors que le pouvoir absolu ne définit pas un surdéploiement de la contrainte, une surenchère des moyens destinés à diriger, orienter, canaliser les volontés jusqu'à la docilité. Il y a bien dans le règlement du camp une démultiplication de consignes et de règles tatillonnes pour chaque acte et chaque instant, mais elles ne sont pas au service d'un ordre hyper-contrainant, et produisent au contraire un désordre calculé.

Du côté des SS et de leurs relais dans l'aristocratie des prisonniers, cela suppose également une organisation du pouvoir qui rompt avec la structure militaire du commandement : il s'agit de maintenir la possibilité permanente de l'arbitraire, du surgissement inopiné et irrationnel du meurtre. D'où deux mécanismes à l'œuvre : celui de la délégation du pouvoir des supérieurs vers l'inférieur, et celui de l'initiative à prendre de la part de l'inférieur dans l'obéissance aux ordres. Le supérieur ne donne que des ordres très généraux que l'inférieur doit savoir interpréter et mettre en œuvre par une initiative et une décision propres. Ceci permet à la fois de préserver l'arbitraire du supérieur qui peut à tout

moment « punir » l'inférieur de ne pas avoir réalisé la consigne donnée (ou plutôt suggérée) et détourne le pouvoir de l'adoption de méthodes et de procédés trop réguliers qui permettraient l'adaptation et atténueraient la terreur.

### **Les catégories de détenus et la hiérarchie des camps.**

La société des camps a sa propre hiérarchie, ses catégories propres.

Il y a tout d'abord la classification imposée par les SS : en haut, les criminels ou « droits commun », et leur triangle vert sur le côté gauche de la poitrine et la jambe droite. Puis les « politiques » et leur triangle rouge, les « asociaux » et leur triangle noir, les homosexuels et leur triangle rose, les juifs avec le triangle jaune.

Le critère de la langue venait appuyer ou tempérer cette première classification : la maîtrise de la langue des maîtres, l'allemand, jouait un rôle négligeable, et expliquait en partie la position de supériorité accordée aux criminels, le critère de la nationalité achevait de complexifier la société des détenus, mais Sofsky rappelle qu'au-delà de tout ceci, l'ordre d'arrivée est un critère discriminant essentiel : à Auschwitz, « les petits numéros », les anciens, ont un ascendant réel sur les détenus en ce qu'ils sont les détenteurs d'une haute capacité de survie. La plupart du temps, en réalité, ils ont grimpé dans la hiérarchie du pouvoir et bénéficient d'un poste qui les protège des rigueurs que la masse des détenus doit subir. Les nouveaux arrivants, encore sous le choc de ce brutal changement de vie, ignorants des règles les plus élémentaires de la survie dans les camps, sans aide et sans connaissances, connaissent un taux de mortalité extrêmement élevé, aggravé par la constitution de blocs de quarantaine où ils se trouvaient initialement parqués dans les pires conditions.

En effet, au-delà des classifications et étiquetages imposés par les SS, il existe aussi une hiérarchie de pouvoir entre les détenus. Les SS délèguent en effet aux détenus un pouvoir d'organisation qui leur en épargne autant et qui permet surtout de conforter le régime de la terreur. L'auto-administration des détenus compte un ou plusieurs doyens de camp, des chefs de blok, et des chefs de chambrée, et, pour les commandos de travail, les célèbres kapos. Là encore, ce pouvoir délégué, loin d'amortir la condition des détenus ne la rend que plus éprouvante : l'aristocratie des détenus reproduit mimétiquement les comportements et les valeurs des SS et doit mériter son privilège. Cette aristocratie représente la figure du tortionnaire à laquelle les détenus sont confrontés au quotidien beaucoup plus qu'à celle des SS, même s'il y eut des chargés de fonction, notamment chez les « politiques » qui surent utiliser leur pouvoir comme une forme subtile de protection pour leurs camarades, au péril de leur vie.

Rien de très original dans ce travail du sociologue pour démêler cet écheveau de hiérarchies et de classifications autour desquelles prend forme le camp. Les analyses d'un Eugen Kogon dès 1946, en rendaient compte ainsi que tant de récits d'anciens détenus. L'originalité et la force du propos de Sofsky est de tenir ferme sur son concept d'un pouvoir absolu dominant totalement une masse fermée et enfermée : il s'agit pour lui de couper court à toute tentative pour identifier l'aristocratie des détenus dans les camps avec le groupe des dominants que sont les SS. Sofsky se désolidarise des analyses de Bettelheim lorsqu'il évoquait une forme d'intériorisation/identification de l'aristocratie des détenus de la position de pouvoir des SS : maintenus sous l'arbitraire de la volonté des SS, exclus de tout retour possible parmi le commun des prisonniers en cas de chute, les proéminents restent de l'autre côté de la ligne du pouvoir, dans le mauvais camp. Sofsky, en relisant la constitution hiérarchique de la société concentrationnaire à partir de cette scission radicale entre le pouvoir

SS et le monde des détenus, exclut le danger auquel Arendt n'échappait pas d'un rapprochement entre la condition des bourreaux et celle des victimes sur le fondement d'une unique production par le totalitaire d'une humanité déshumanisée réduite à un faisceau de conduites et de réactions-réflexe.

### **Une société de masse : condensation, dissociation.**

Malgré cette hiérarchie des détenus et ses multiples critères, le camp reste pour Sofsky un espace de massification sociale. En reprenant ici l'hypothèse d'Arendt, l'analyse de Sofsky lui donne un prolongement et lui trouve un approfondissement très féconds. D'emblée est affirmée la dimension politique de la structure de masse comme « structure primaire de l'impuissance », forme de l'agrégat social destiné à asseoir la toute puissance des SS. La masse est ce sur quoi le pouvoir SS établit le pouvoir inconditionné de sa volonté : elle exclut toutes les relations internes donc toutes les formes de résistances et de contre-pouvoir.

L'originalité de l'approche du sociologue consiste à rompre avec une certaine représentation de la masse comme corps homogène et anonyme. Il y a bien un rapport des éléments du groupe entre eux dans la masse, et ils ne peuvent pas purement et simplement être considérés comme le même au sens de ceux qui se trouvent avoir une identité commune, une communauté quelconque : l'homogénéité et l'anonymat accompagnent ici la négativité pure du rapport de soi à soi et du rapport aux autres comme rapport d'hostilité, de lutte et de rejet. De même il n'y a pas à proprement parler de communauté de souffrance ni de véritable solidarité collective, car le camp détruisait toute forme de relations stables et durables, mais aussi parce que la dynamique qui travaille la masse dans ses éléments est celle de la répulsion ou de l'indifférence. La masse est une forme de socialisation travaillée par la dissociation.

Sofsky caractérise la masse à la fois par la densité et ce qu'il appelle la sérialité. La densité désigne le nombre, l'agglomération, le côte à côte. La sérialité désigne l'isolement, l'atomisation des individus qui ne s'orientent pas par rapport aux autres, qui ne sont jamais avec les autres pas plus qu'ils ne sont seuls. La masse est un groupe qui n'a d'unité qu'extérieure et d'identité que fortuite : les deux se défont sitôt que les circonstances se défont.

Mais la société de masse concentrationnaire amène encore tout autre chose selon l'auteur : elle est masse forcée, masse fermée. Sofsky décrit alors à la fois un passage à la limite, un renversement de la dynamique naturelle de la masse et une forme inédite de celle-ci. Par son extrême condensation la masse concentrationnaire se voit coupée des possibilités traditionnelles de la masse : le développement et la poussée extérieure et toutes ses figures que sont le dévouement, l'éruption, la transgression. Même la panique comme dislocation de la masse semble rendue impossible par les conditions qui lui sont faites dans l'enceinte du camp sous le pouvoir SS. C'est alors qu'une inversion du principe de la densité se produit et travaille à la production d'individus surnuméraires, d'individus qui sont en trop, dans le sens où chacun n'est pour l'autre que celui qui lui prend sa place, celui qui lui vole sa vie, l'empêche de respirer, de manger, de boire, de dormir etc. La société de masse dans les camps trouve son débouché dans la production d'individus surnuméraires ou superfétatoires : poussés sur le bord externe de cette non-communauté se trouvent ceux qui ne sont promis qu'à l'extermination.

### **Citations :**

« Notre but est d'étudier le camp comme une forme spécifique de société – mais d'une société située à la limite de toute socialité. » p. 19.

« Le camp de concentration est l'institution moderne permettant d'isoler et d'exterminer ceux dont on peut se passer. On traque partout le surnuméraire et, quand on l'a trouvé, on l'enferme derrière les barbelés, on l'affame et on le tue. » p. 350